

que tu n'es pas un Maure, car jamais il n'aurait attendu ainsi sans nous maudire. »

Après bien des fatigues, Park, arrivé sur les bords du Frina, rivière qui tombe dans le Dialiba, se disposait à la passer à la nage et plongeait déjà dans l'eau en tirant son cheval par la bride, lorsqu'un nègre accourant, lui cria de se retirer promptement s'il ne voulait pas être dévoré par les crocodiles. Park étant sorti de l'eau, le nègre qui n'avait jamais vu d'Européen, resta saisi de surprise, il mit deux fois sa main sur sa bouche en marmottant d'une voix basse : « Dieu me soit en aide ! qu'est-ce que je vois ? » Dès qu'il eut entendu Park parler le bambaran, il lui fournit les moyens de traverser la rivière, et le soir Park entra dans Taffara, ville murée où l'on parle le mandingue pur.

Park ne fut pas accueilli d'une manière hospitalière à Taffara, dont les habitans étaient occupés à élire un successeur au douty décédé peu de jours auparavant. Ayant ensuite traversé plusieurs villes et divers villages, il arriva le 23 août à Bammakou, ville où le Dialiba devient navigable. Park y vit des Maures qui furent plus polis envers lui que leurs compatriotes ne l'avaient été jusqu'alors ; l'un d'eux qui était allé à Rio-Grande, parlait avec éloge des chrétiens. Il avertit Park des difficultés extrêmes qu'il aurait à surmonter

pour avancer vers l'ouest, surtout pour traverser le Dialiba. Une route praticable passait par les montagnes, mais il était nécessaire d'avoir un bon guide pour la suivre. Le douty auquel Park s'adressa, lui dit qu'un djilli-ki ou chanteur qui devait aller de ce côté, le conduirait. Voilà donc Park en route sous la conduite du musicien, qui au bout de deux milles, s'aperçut qu'il s'était trompé de chemin. « Il l'avoua, dit Park, puis jetant son tambour sur son dos, il gravit sur des rochers où il était impossible à un cheval de le suivre, me laissant admirer son agilité et chercher mon chemin comme je pourrais. »

Park revint sur ses pas, fit un long détour, trouva le bon chemin, et traversa de hautes montagnes où le sol peu profond couvrait des rochers ferrugineux. Il découvrit au sud-est des montagnes très-éloignées qu'il avait déjà vues ; on lui avait dit que c'étaient celles du pays de Kong, royaume bien plus puissant que le Bambara. Kouma où Park fut obligeamment accueilli le soir, est un petit village situé dans un canton pittoresque, et appartenant tout entier à un marchand mandingue qui s'y était retiré avec sa famille ; il y vivait tranquille à l'abri des fureurs de la guerre.

Il est rare que l'on jouisse du bonheur sans mélange ; le lendemain 25 Park fut pillé par des

maraudeurs du Fouladou qui lui enlevèrent son cheval et presque tous ses vêtemens. Dépouillé de tout, abandonné presque nu au milieu d'un désert, dans la saison des pluies, à plus de cinq cents milles de tout établissement européen, Park ne voyant aucun moyen de salut, se sentit découragé; il était prêt à succomber au désespoir, à s'étendre à terre pour attendre la mort. Dans cette situation affreuse, la religion vint à son secours. « Je réfléchis, dit-il, qu'aucune prudence, aucune prévoyance humaine n'aurait pu prévenir le malheur que je venais d'éprouver. Etranger dans un pays lointain, j'étais cependant sous l'œil vigilant de l'Être puissant qui a bien voulu se dire l'ami de l'étranger. Dans ce moment, quelque tristes que fussent mes idées, la beauté singulière d'une petite mousse, attira, comme malgré moi, mes regards. Comment, me dis-je à moi-même, ce dieu qui dans un coin écarté, a planté, arrosé et fait fructifier une chose qui paraît si peu d'importance, pourrait-il voir sans intérêt la situation et les souffrances d'un être qu'il a formé à son image?... Certainement non. — Ces pensées éloignèrent de moi le désespoir; je me levai, et bravant la fatigue et la faim, je marchai en avant, persuadé qu'un secours quelconque n'était pas éloigné; je ne me trompais pas, j'arrivai bientôt à un petit village où je rejoignis

deux bergers qui étaient partis avec moi de Kouma et que la vue des brigands avait dispersés. »

Au coucher du soleil, ils arrivèrent à Sibidou-lou, ville frontière du royaume de Mandingue. Elle est dans une vallée fertile, entourée de montagnes rocailleuses et presque inaccessible aux chevaux, elle avait été préservée du pillage pendant les guerres fréquentes entre les Bambarans, les Foulahs et les Mandingues. Park fit connaître sa situation au mansa ou douty qui en parut vivement touché, et promit d'employer tous ses soins à lui faire rendre son cheval. Park resta là deux jours, traité avec beaucoup d'humanité. N'entendant plus parler de son cheval, et ne voulant pas abuser de la bienveillance du mansa, parce que le pays éprouvait une grande disette; il lui demanda la permission de partir. Le mansa lui dit d'aller jusqu'à Ouonda, ville où il pourrait s'arrêter quelques jours jusqu'à ce qu'il eût des nouvelles de son cheval.

Le 30 Park atteignit Ouonda, où le mansa lui assigna son logement dans un hangar ouvert où se tenait l'école. Depuis le commencement des pluies, la santé de Park avait toujours décliné. Des accès de fièvre, d'abord légers, avaient augmenté depuis qu'il était parti de Bammakou. Le mal le reprit avec plus de force à Ouonda, ce qui l'inquiéta d'autant plus qu'il manquait de

médicamens pour en arrêter les progrès , et qu'il ne pouvait espérer d'obtenir les soins et les secours que sa position exigeait. Il demeura neuf jours à Ouonda , éprouvant chaque jour un fort accès de fièvre. Il ne put cacher sa maladie au mansa , car un jour qu'il faisait semblant de dormir , il entendit ce nègre dire à sa femme que le blanc allait devenir pour eux un hôte bien incommode , puisqu'ils seraient obligés , pour leur réputation , de le garder et de le soigner jusqu'à ce qu'il guérit ou mourût. Effectivement la disette tourmentait cruellement ces pauvres gens. Les mères vendaient un de leurs enfans pour du grain.

Le 6 septembre deux hommes de Sibidoulou , ramenèrent à Park son cheval et ses effets. Sa boussole de poche était cassée ; perte qu'il ne pouvait réparer. Le pauvre animal était devenu un vrai squelette : cette circonstance , jointe au mauvais état des chemins , décida Park à faire présent de l'animal au mansa de Ouonda qu'il pria en même temps d'envoyer la selle et la bride en don de sa part au mansa de Sibidoulou , comme un témoignage de sa reconnaissance.

Au moment où Park allait partir le 8 , le mansa le pria d'accepter sa lance comme marque de souvenir , et un sac de cuir pour renfermer son bagage. Le 9 Park atteignit Nemaou où l'on

mourait de faim ; le mansa ne lui donna rien à manger. La pluie força Park d'y séjourner ; le 10 heureusement Modi Lemina Taoura , gros marchand nègre , s'étant douté de sa triste position , lui apporta des vivres et le conduisit le lendemain chez lui à Kenyeto. Il lui donna l'hospitalité pendant quelques jours , parce que Park , s'étant blessé à la cheville , en marchant , ne pouvait pas même poser le pied à terre.

Quand il put marcher à l'aide d'un bâton , il alla par Dasita à Mansia , grande ville où l'on ramasse de l'or. Le 16 il entra dans Kamalia , petite ville située au pied de rochers , renfermant des mines d'or très-productives. On le conduisit chez Karfa Taoura , mahométan , frère du nègre qui avait exercé l'hospitalité envers lui à Kenyeto. Park le trouva qui faisait la lecture dans un livre arabe à plusieurs slétis réunis chez lui. Il demanda en souriant à Park s'il le comprenait. Sur la réponse négative de celui-ci , il pria un des slétis d'aller chercher le petit livre curieux qui avait été apporté du pays de l'occident. En ouvrant ce petit volume , Park reconnut , avec non moins de plaisir que de surprise , que c'était le livre d'office de l'église anglicane. « Karfa témoigna beaucoup de joie en apprenant qu'il pouvait le lire , car quelques-uns des slétis qui avaient vu des Européens sur la côte , prenaient Park pour un

maure , à cause de la couleur de sa peau que la maladie avait jaunie , de sa longue barbe , et des haillons qui le couvraient. Karfa n'hésita plus à le reconnaître pour un blanc , dès qu'il eut vu qu'il lisait le livre , et lui promit son assistance en tout ce qui dépendrait de lui. Il lui dit qu'il comptait partir pour la Gambie , dès que la saison ne s'y opposerait pas , et que les rivières seraient guéables , et lui conseilla d'attendre jusqu'à cette époque , parce qu'il était impossible à un blanc seul de traverser le Diallonkadou dans un temps où les nègres eux-mêmes n'osaient pas voyager dans ce pays. Park convint de la vérité de ce discours , et ajouta que , n'ayant pas d'alternative , puisqu'il ne lui restait rien pour acheter des vivres , il fallait ou qu'il mendiât pour vivre , en allant d'un lieu à un autre , ou qu'il mourût de faim. Alors Karfa le regardant d'un air grave , lui dit que s'il pouvait se contenter de la nourriture du pays , il fournirait à tous ses besoins jusqu'au départ de la caravane pour la Gambie , et que lorsqu'il y serait arrivé , il le récompenserait comme il jugerait à propos. Park accepta la proposition avec reconnaissance , et promit à Karfa de lui payer la valeur d'un esclave de première qualité. Le nègre parut très-satisfait , et fit disposer une cabane pour son hôte. « Ce fut ainsi , s'écrie Park , que grâce à l'humanité et à la bienfaisance d'un

nègre , je fus tiré d'une position vraiment déplorable. Le malheur et la famine me poursuivaient ; j'avais à traverser les tristes solitudes du Diallonkadou , dans lesquelles le voyageur marche quelquefois pendant cinq jours de suite sans voir une habitation. J'avais considéré de loin le cours rapide du Kokoro , j'avais presque marqué la place où j'étais probablement destiné à périr , si ce nègre bienveillant ne m'avait pas tendu sa main hospitalière. »

Karfa , malgré les insinuations malignes des autres sletis , continua de traiter Park avec les plus grands égards ; mais tous ses soins ne purent arrêter les progrès de la fièvre qui dévorait lentement son hôte. Elle devint à la fin si violente , que Park fut obligé de rester cinq semaines dans sa cabane ; il était si faible , qu'il pouvait à peine se tenir sur ses jambes.

Au commencement de décembre , un sleti serracolet arriva de Segou avec cinq esclaves. Quelques jours après Park , étant à causer avec ces nègres , un d'eux lui demanda quelque chose à manger ; Park lui répondit qu'étant étranger , il n'avait rien à donner. « Je t'ai donné à manger , répliqua le nègre , quand tu avais faim. As-tu oublié l'homme qui t'apporta du lait à Karrankalla. Hélas , ajouta-t-il , je n'avais pas alors les fers aux pieds. Park le reconnut , et alla demander pour lui des pistaches

de terre à Karfa. Ce malheureux, natif du Kaarta, avait été pris par les Bambarans et conduit à Segou.

Karfa, avant de partir pour Kancabo, grande ville sur le Dialiba, où il allait acheter des esclaves, confia Park aux soins du maître d'école de Kamalia, musulman d'un caractère doux et de principes tolérans, quoique très-attaché à sa religion. Il avait plusieurs livres et des manuscrits, il donnait beaucoup de temps à la lecture; et s'occupait de l'enseignement de la jeunesse comme d'une distraction. Ses élèves, au nombre de dix-sept, étaient la plupart des enfans de païens. On profitait de leur désir de s'instruire pour leur inculquer les principes de l'islamisme. C'est ainsi qu'il se propage. Park croit qu'une exposition de la foi chrétienne, rédigée avec concision et clarté, imprimée en beaux caractères arabes, et distribuée parmi les nègres qui sont en état de les lire, servirait merveilleusement à répandre en Afrique la morale évangélique, parce que ces livres ayant une supériorité évidente sur les manuscrits, tant pour l'élégance des caractères que pour la modicité du prix, seraient recherchés avec empressement.

Tous les sletis se trouvant réunis à Kamalia, ou dans les villages des environs, il fut convenu de se mettre en route après le jeûne du ramadan. Quoique les nègres n'eussent point astreint Park

à l'observance de cette pratique de leur religion, il se soumit volontairement à un jeûne de trois jours, qui fut jugé suffisant pour l'exempter du reproche d'impiété, et lui concilia l'estime de tous les habitans.

Pendant son séjour dans le royaume de Mandingue, il observa les mœurs et les coutumes du peuple, la nature et les productions du sol; cependant, pour ne pas exciter des soupçons, il ne se livra pas à des recherches détaillées. La propriété de la terre semble appartenir aux mansas ou principaux chefs, comme conservateurs des intérêts publics; ce sont eux qui assignent à chacun la portion de terrain qu'il peut cultiver sans empiéter sur les droits d'autrui. Comme le sol est très-fertile, les Mandingues et autres peuples nègres brûlent tous les ans les grandes herbes fanées; on en fait du foin dans le Loudamar. Cet incendie offre un spectacle terrible dans l'obscurité des nuits; les flammes sillonnent de toutes parts les plaines et les montagnes, et colorent la voûte des cieux qui paraît embrasée: pendant le jour d'énormes colonnes de fumée s'élèvent en tournoyant, tandis que les oiseaux de proie planent autour du foyer pour dévorer les reptiles qui tâchent d'échapper au feu.

L'or dans le pays mandingue ne se trouve qu'en petits grains, presque purs, dispersés dans des

couches de gravier ou d'argile. Vers le commencement de décembre le mansa indique le jour où doit commencer le travail ; ce sont principalement les femmes qui s'occupent de cette exploitation. Quelqu'un peut, pendant la durée du travail, recueillir une quantité d'or égale à la valeur de deux esclaves. L'or sert au commerce et à la parure des femmes. Une portion équivalente à 12 francs forme un minkalli qui est la monnaie de compte.

Les nègres ont de la peine à se persuader que les blancs viennent de leur pays en Afrique pour se procurer de l'ivoire. Quoiqu'on leur montre des manches de couteau, des peignes et divers objets faits avec cette matière, ils pensent que les Européens l'emploient à des usages bien plus importants qu'on leur cache, de peur qu'ils n'augmentent le prix des dents d'éléphant.

La population n'est pas très-considérable dans les pays que Park a vus, proportionnellement à l'étendue, et à la fertilité du sol, et à la facilité de se procurer des vivres. Les frontières des différens états sont presque désertes. Les bords marécageux des rivières près de la côte sont insalubres ; c'est pour cette raison que les pays de l'intérieur sont en général plus peuplés que les bords de la mer. Tous les nègres que Park a observés ont en général le même caractère et les

mêmes mœurs. Les Mandingues en particulier sont très-doux, gais, curieux, crédules, et aimant la flatterie. Ils sont bons : « Je ne puis, s'écrie Park, oublier la tendre sollicitude et la charité désintéressée avec laquelle, depuis le roi de Sego, jusqu'à de pauvres femmes, me reçurent mourant de besoin dans leurs chaumières, compatirent à mes malheurs, et contribuèrent à me sauver la vie. Les hommes m'ont quelquefois bien accueilli, d'autres fois très-mal. Chez quelques-uns l'endurcissement produit par l'avarice, chez d'autres l'aveuglement du fanatisme, avaient fermé tout accès à la pitié. Les femmes au contraire se sont constamment montrées bonnes et obligeantes. »

La tendresse des mères pour les enfans est extrême ; elles en sont payées par la plus vive affection. « Frappez-moi, disait le domestique de Park, mais ne maudissez pas ma mère. » Le plus grand affront que l'on puisse faire à un nègre est de parler avec mépris de celle qui l'a mis au monde.

La polygamie affaiblit l'amour paternel en le partageant entre les enfans de différentes femmes ; et par une suite naturelle, l'affection filiale chez les nègres est moins vive pour leur père que pour leur mère. Celle-ci joint aux soins qu'elle donne à son fils, des leçons de morale. Une des premières choses que les femmes mandingues

enseignent à leurs enfans est le respect pour la vérité. Lorsque les filles commencent à grandir on leur apprend à filer du coton, à battre du millet, à s'acquitter des autres travaux domestiques : les garçons travaillent aux champs.

La nourriture des nègres varie peu. En général les gens de condition libre déjeûnent à la pointe du jour avec de la bouillie de farine et d'eau, à laquelle on mêle un peu de tamarin pour en relever le goût. Vers deux heures de l'après-midi, on mange le plus ordinairement une pâte faite avec un peu de beurre de chi. Le souper est le principal repas ; on ne le commence guère avant minuit ; il consiste principalement en couscous mêlé d'un peu de viande ou de beurre de chi. On ne se sert en mangeant que de la main droite.

La boisson des paysans est de la bière et de l'hydromel ; ils en font souvent excès ; les nègres mahométans ne boivent que de l'eau. Dans les pays de l'intérieur, la friandise la plus recherchée est le sel. Un Européen serait fort surpris de voir un enfant sucer un morceau de sel gommé, comme un morceau de sucre d'orge. Les pauvres ont si rarement l'occasion de s'en régaler, que dire qu'un homme sale ses alimens, est exprimer qu'il est riche.

Les nègres ne sont pas aussi paresseux qu'on l' imagine. La nature du climat est sans doute peu

favorable à un grand développement d'activité. Cependant, lorsqu'il le faut, les Mandingues sont très-laborieux ; comme ils ne peuvent pas tirer facilement parti de l'excédent des produits de leur sol, ils n'en cultivent qu'autant qu'il en faut pour fournir à leur subsistance. Les travaux des champs les occupent pendant la saison des pluies ; dans la saison sèche, ceux qui vivent près des rivières font la pêche. Pour conserver le poisson, ils le font d'abord sécher au soleil ; puis ils le frottent avec du beurre de chi, pour l'empêcher de se moisir. Quelques nègres vont à la chasse ; leurs armes sont l'arc et les flèches dont ils se servent avec une adresse étonnante ; jamais ils ne tuent le gibier au vol ou à la course.

Les femmes préparent pour la fabrication de la toile de coton, le fil qui n'est pas fin, mais il est bien tordu et fait une toile solide. Les hommes tissent ; le métier, construit d'après le même système que ceux d'Europe, est si étroit, que la toile a rarement plus de quatre pouces de large. Les femmes teignent cette toile en beau bleu de couleur durable avec l'indigo. On coud les bandes de toile les unes aux autres avec des aiguilles fabriquées dans le pays.

Savoir tisser, teindre et coudre, est général parmi les nègres ; on n'est pas regardé comme artisan pour exercer ces arts ; les seuls ouvriers considérés

comme tels sont ceux qui font le cuir et façonnent le fer. Les premiers sont nommés karranki, ou, comme on prononce quelquefois, gângay; il y en a dans presque toutes les villes, et beaucoup d'ambulans dans les campagnes. Ils tannent et préparent le cuir très-proprement. Les peaux de bœuf servent principalement à faire des sandales; les peaux de chèvre et de mouton à couvrir les carquois et les saphirs, et à faire des gaines de couteau, des fourreaux d'épée, des baudriers, des poches et plusieurs ornemens.

Les ouvriers en fer, moins nombreux que les karrankis, paraissent avoir étudié leur art avec le même soin. Le minerai de fer que Park vit employer à un fourneau peu éloigné de sa cabane, était pesant, d'un rouge obscur avec des taches grisâtres, on le broyait en morceaux gros à peu près comme un œuf de poule. On mettait d'abord dans le fourneau du bois sec qu'on recouvrait de charbon, apporté des forêts, tout préparé; on étendait là-dessus une couche de minerai, puis une autre de charbon et ainsi de suite, jusqu'à ce que le fourneau fût plein. Le feu se mettait par des tuyaux qui pénétraient dans l'intérieur, on le soufflait pendant quelques momens avec des soufflets de peau de chèvre, et on l'entretenait pendant trois jours; quand il était éteint, on laissait le four se refroidir, on en abattait une partie, et le

fer se montrait comme une grosse masse irrégulière; on s'en sert pour fabriquer les différens ustensiles. La plupart des forgerons africains connaissent aussi l'art de fondre l'or et d'en faire des bijoux.

L'esclavage a diverses causes. Un homme perd sa liberté parce qu'il est fait prisonnier de guerre, parce qu'il la vend par besoin, ou s'engage pour dettes. L'esclavage est aussi le châtiment du meurtre, de l'adultère et de la sorcellerie. « La nature et l'étendue de l'esclavage en Afrique, dit Park, prouvent qu'il y est très-ancien. Jusqu'à quel point est-il maintenu et encouragé par le commerce d'esclaves que les peuples européens font depuis le seizième siècle avec les habitans de la côte? c'est ce qu'il ne m'appartient pas d'examiner. Si l'on me demande ce que je pense de l'influence qu'une discontinuation de ce commerce produirait sur les mœurs des Africains, je n'hésiterai pas à dire que dans l'état d'ignorance où ils vivent, l'effet de cette mesure ne serait, selon moi, ni si avantageux, ni aussi important, que plusieurs gens de bien aiment à se le persuader.

Le 19 avril, jour fixé pour le départ, la caravane se mit en route; elle se composait de trente-huit personnes libres et trente-cinq esclaves. Ayant traversé Bala, Marabou et Ouoroumbang, dernier village mandingue, elle franchit le Kokoro, un des



affluens du Sénégal, et arriva peu de temps après à Kenytakouro, ville considérable du Dialloukadou. Comme c'était la première ville hors du pays des Mandingues où l'on passait, on se forma en cortège pour y entrer; il était précédé des chanteurs qui s'évertuaient de leur mieux à célébrer l'hospitalité des habitans, et notamment leur amitié pour les Mandingues. Le peuple se réunit autour de ceux-ci pour écouter leur histoire; elle fut racontée tout haut par deux chanteurs qui rapportèrent les circonstances les plus minutieuses du voyage, en commençant par les plus récentes et remontant ainsi jusqu'au départ de Kamalia.

On partit le 22 et l'on entra le 25 dans le désert de Diallonka; il est couvert de forêts antiques et très-touffues, et agréablement diversifié de collines et de vallons pittoresques. Pendant cinq jours on avança à marches forcées sans apercevoir aucune habitation humaine. On souffrit beaucoup de la fatigue; pendant la nuit, on était souvent réveillé par le rugissement des bêtes féroces et par les morsures des fourmis; un jour on fut attaqué par un essaim d'abeilles dont quelques nègres avaient essayé de prendre le miel dans le creux d'un arbre. Une des femmes esclaves, accablée par la fatigue, fut d'abord placée sur un âne, ensuite portée sur une espèce de brancard. Son état de faiblesse augmentant, elle fut laissée sur le

chemin; les nègres avaient voulu lui couper la gorge pour s'en débarrasser plus vite; Karfa et le maître d'école s'opposèrent à cette atrocité.

Le triste sort de cette infortunée produisit une impression profonde sur les nègres, malgré le cri sanguinaire qu'ils avaient fait entendre; et le maître d'école jeûna en conséquence le jour suivant. Le 25 on vit une grande troupe d'éléphans qui laissèrent passer les voyageurs sans les inquiéter. On ne cessait de hâter le pas; on était aiguillonné par la crainte de périr par la faim ou sous la dent des bêtes féroces. Quand les esclaves ralentissaient le pas ou se plaignaient de leurs fatigues, les sletis leur donnaient de la force et du courage en leur appliquant de grands coups de fouets.

Le 27 au soir on atteignit Sousita, petit village Diallonkan, situé dans le territoire de Kouollo. Les habitans ne purent donner des vivres à la caravane, parce qu'ils souffraient de la disette. D'ailleurs ils se montrèrent peu hospitaliers, et agirent même en brigands, quoique les sletis les eussent régales de couscous. Le 28 on était à Manna, ville murée. Les habitans étaient alors occupés à recueillir les fruits du Nitta, arbre commun dans ce canton. Ses gousses longues et étroites contiennent des graines noires enveloppées d'une poudre fine et farineuse, d'un jaune